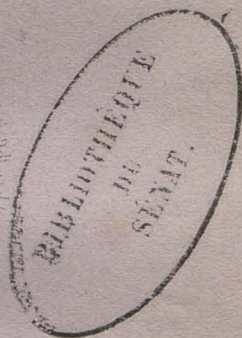


Cote 486

# THÉÂTRE

## RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

OR



REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ

FRATERNITÉ



L'AMI DU PEUPLE,  
OU  
LES INTRIGANS DÉMASQUÉS,  
COMÉDIE.



COMEDIE

LES MALHEURS D'UN BONNE

OU

LA VIE DE LA VIE



L'AMI DU PEUPLE,  
OU  
LES INTRIGANS DÉMASQUÉS,

COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN VERS,

Représentée, pour la première fois, au théâtre  
du Palais-Variétés, le 6 Septembre, l'an second  
de la République Française.

PAR LE CITOYEN CAMMAILLE-S. - AUBIN

J'attaque un faux principe, et n'en veux à personne.  
L'homme n'est rien pour moi, je ne vois que ses mœurs.

L'AMI DU PEUPLE, *acte second, scène troisième.*

---

P R I X , 30 sols.

---

A P A R I S ,  
Chez MARADAN, rue du Cimetière S. André-  
des-Arcs, n°. 9.

---

1 7 9 3.



THE UNIVERSITY OF

OF

THE STATE OF NEW YORK

IN SENATE

January 10, 1882

REPORT

OF THE

COMMISSIONERS OF THE LAND OFFICE

IN RESPONSE TO A RESOLUTION PASSED BY THE SENATE

AT ITS SESSION ON JANUARY 10, 1882

ALBANY:

JOHN B. LANE, PRINTER

1882

1882

1882

1882



## DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

---

PEUPLE Français, tu es, par ta Révolution, le modèle des Peuples connus, tu en seras le plus heureux par ta persévérance. Tes sublimes destinées sont écrites dans la Nature. Un avenir consolant s'ouvre à ma pénétration. La République assise sur les bases de la sagesse, a consacré la souveraineté des Peuples. Conservatrice née de l'espèce humaine, la Philosophie grande, affable, invariable, a marqué le territoire Français pour le premier asyle du bonheur. Elle a appelé autour d'elle toutes les vertus privées qui font la force des Empires, le courage qui conquiert la Liberté, les mœurs qui la conservent, et la bienfaisance qui permet à tous d'en savourer les douceurs.

O Liberté Républicaine ! ô souverain moteur de toutes mes actions ! non, tu n'es pas un être idéal, une divinité fantastique ; tu existes, tu me presses, tu m'embrases. Ce courage inébranlable qui m'élève au-dessus du hazard, cet enthousiasme brûlant qui m'attache à la société régénérée, ce génie tout-puissant, cet instinct énergique qui m'emporte aux vertus, cette



prédestinée enfin pour les choses sublimes, dont l'idée seule double mes facultés, et dont je me sens capable; oui, rien ne m'étonne, je suis Républicain.

Tous ces sentimens divins ne sont-ils pas réels? ne vivent-ils pas dans mon cœur?

Mais le Républicain doit à sa Patrie le degré de lumières que la nature ou l'éducation lui a départi.

C'étoit donc un besoin pour moi de saisir tous les moyens qui pouvoient communiquer à mes Concitoyens les idées que j'avois conçues sur l'avantage de la République.

Jusqu'à présent le choc des passions particulières, la lutte désastreuse des intérêts opposés, la soif délirante des personnalités, ne permettoient pas au Philosophe impartial de recueillir ses idées sur le caractère d'un Républicain. Dans ce conflit d'opinions exaspérées, la République étoit une idole née de l'imagination que chaque parti avouoit ou rejettoit suivant qu'il reconnoissoit plus ou moins les attributs dont il prétendoit la voir décorée.

L'hypocrisie attentive aux moindres circonstances, trop adroite pour présenter à des Français le fantôme hideux de la royauté, l'avoit habilement déguisée sous le manne-



quin du Fédéralisme qu'elle avoit encore pris soin de revêtir du manteau des Loix.

Enfin, le Peuple fatigué de ce mal-aise politique et du déchirement continuel qui désoloit l'Etat, voulut fixer la République; il se lève, et l'énergie publique détruit la fausseté couverte du masque populaire. La France respire, le bonheur commence, et le Philosophe contemple avec délices les destins de sa Patrie.

C'est alors que j'ai osé tracer le caractère du Républicain.

La scène étant le lieu où les idées se communiquent avec le plus d'activité, je résolus de faire un Drame : mais comment inspirer de l'intérêt sans avoir recours à cette magie séduisante, que la nature aidée de l'imagination a désignée comme le domaine exclusif du théâtre, sans employer aucune action épisodique ? Je ne me suis pas dissimulé ces difficultés, une seule réflexion m'a déterminé à risquer cette innovation.

Il est un intérêt particulier, fruit du sentiment, qui porte dans l'ame des émotions douces, qui la charment presque sans qu'elle s'en apperçoive : c'est le résultat des vertus privées. Il est un autre intérêt plus



fort, plus puissant, qui naît de cette affection que la nature nous donne pour nos semblables, qui forme cette agitation morale nécessaire pour la conservation réciproque, qui excite la surveillance respective, et assure le bonheur commun. C'est le fruit des idées de l'homme en société; c'est la vie politique.

Chez les Français régénérés ces deux intérêts ne devoient pas manquer leur effet. Il s'agissoit seulement de créer une situation, où le Républicain dut naturellement éprouver ces sensations diverses: c'est ce que j'ai tâché de faire; et ma Pièce a été finie.

Le Public encourageant a bien voulu voir dans les principes énergiques répandus dans cet ouvrage, des motifs assez déterminans pour l'applaudir: je l'en remercie en Républicain, c'est-à-dire en lui promettant de consacrer ma vie au soutien de la République. Différens Drames auxquels je donne la dernière main, lui prouveront que si je n'ai pas les talens, au moins j'ai l'ame d'un Français libre.

Quelques Journalistes qui me sont inconnus, ont trouvé quelque chaleur dans la poésie, et quelque pureté dans le style:



c'est un éloge qu'ils m'engagent à mériter ; et si le travail et la bonne volonté me répondent du succès, l'avenir aura bientôt réalisé leur espoir.

Je crois devoir ici répondre à diverses observations qui m'ont été faites par des Patriotes. Ils se plaignoient que plusieurs principes avancés par le *modéré* Doucemon, étoient avidement saisis par le Public qui en faisoit des applications malignes.

Je dirai à mes frères qu'il faut des nuances, des oppositions dans les figures, sans quoi point d'expression dans le tableau. Le seul objet que le Poète ait à remplir, c'est de détruire l'impression d'un faux principe par la force et l'énergie atterrante de sa réponse.

Or, à cet égard je me suis si fort attaché à mettre dans la bouche de Démophile des idées concises et pressantes, que j'ose croire que les personnages opposés n'ont rien à repliquer.

En deux mots, voilà ma profession de foi :  
EN POLITIQUE, NE PARLER JAMAIS QUE PAR  
PRINCIPES, ET LAISSER LE PEUPLE MAÎTRE DE  
L'APPLICATION.

Par exemple, je jure de m'élever toujours



contre les hommes perfides qui abusent lâchement de la crédulité du Peuple pour le tromper, qui s'abreuvent au sein de la mollesse des sueurs de l'homme laborieux, qui s'enrichissent des deniers de l'Etat, et se rient, dans l'abondance, de cette classe industrielle qui n'a d'autre existence dans la société, que la vertu et la misère.

○ Mais pour désigner quelles sont ces sangsues publiques, c'est au Peuple et à l'Opinion que le droit en est réservé.

○ Je dois en finissant témoigner ma reconnaissance à tous mes Camarades qui se sont chargés des rôles de ma Pièce. Je leur en ai d'autant plus d'obligation, que la plupart ont joué contre leurs principes, en représentant des royalistes, ou leurs vils agens, et que des applaudissemens ne devoient pas en conséquence les dédommager de leurs travaux désagréables sous ce rapport.

C'eût été un plaisir bien doux pour moi de leur payer ici le tribut d'éloges qui étoit dû à leurs talens. Mais le Public juge impartial, et les Journaux ont pris soin de m'en dispenser.

○ S'il y avoit du courage à risquer cette Pièce, il y avoit au moins de la fermeté à la représenter.



Aussi le citoyen Saint-Edme pourra-t-il mériter, s'il continue, que son théâtre soit mis au nombre des spectacles vraiment républicains ; bien différens des prétendus spectacles *prononcés*, qui, après l'heureuse et nécessaire révolution du 31 Mai dernier, étoient incertains s'ils devoient montrer l'énergie révolutionnaire.

Mais tout se découvre ; et malheur aux faux Républicains qui épient les circonstances pour savoir si leur intérêt leur permet d'avoir toujours des sentimens *prononcés*.

Je ne peux mieux indiquer dans quel esprit j'ai composé cette Pièce, qu'en rassemblant ici les Lettres suivantes qui ont précédé la représentation.

Voici les vers qui terminoient ma Pièce avant la fête de la République.

Vos vœux seront remplis. Déjà le jour s'apprête  
Où les Français entre eux vont célébrer la fête  
De cette Egalité qu'ils portent dans le cœur.  
Là finiront leurs maux, là naîtra leur bonheur ;  
Ils verront dans les loix ces liens salutaires  
Qui, de tous les cantons, font un peuple de frères.  
La Constitution confondra les partis ;  
De leurs faux préjugés les Français départis,  
Vont répéter par-tout d'une voix énergique,  
PÉRISSENT TOUS LES ROIS, VIVE LA RÉPUBLIQUE !



## L E T T R E S

*De l'Auteur de l'AMI DU PEUPLE,  
aux Auteurs du Journal des Spectacles.*

Paris, 14 Juillet, l'an second de la République Française,  
une et indivisible.

Un événement cruel vient, Citoyen, d'attrister le cœur des Républicains prononcés. Marat est mort assassiné, et les traîtres qu'il a dénoncés existent !... Les monstres perfides, les infames partisans du modérantisme, les amis des loix, qui avoient essayé de le peindre comme un tigre avide de sang, parce qu'il vouloit, en faisant tomber sous le glaive de la justice la tête de tous les conspirateurs, empêcher l'effusion du sang des patriotes qui a coulé à grands flots ; ces monstres, dis-je, acharnés à dévorer ma malheureuse Patrie, jouissent enfin du fruit de leurs forfaits. Mais leur triomphe ne sera pas de longue durée : qu'ils tremblent ; il existe encore des âmes énergiques. Quant à moi, je les poursuivrai jusqu'à la mort ; qu'ils m'assassinent ou qu'ils périssent, car ce n'est qu'en marchant sur mon corps ensanglanté, qu'ils pourront recueillir les débris de la France déchirée par leurs manœuvres infernales. Mon âme toute de feu dirigera contre eux l'opinion publique, et mon corps se présente aux coups des assassins.

J'ai fait un Drame intitulé *l'Ami du Peuple*, ou *les Intrigans démasqués* ; ma pièce finie il y a deux mois, est depuis huit jours entre les mains du citoyen Monvel, que j'ai prié de la présenter à l'administration du théâtre de la République. On y verra que je



P R É L I M I N A I R E. xiiij

n'ai pas attendu la situation déchirante qui nous afflige , pour dévoiler et livrer à l'infamie les intrigues odieuses des prétendus amis des loix , qui vous prêchent la paix et vous égorgent ; et si ma pièce eût été donnée plutôt , peut-être n'aurions-nous pas à regretter un des plus courageux défenseurs de l'égalité politique.

Je vous prie , Citoyen , de vouloir bien insérer *en entier* cette lettre dans le premier numéro de votre Journal. Vous aurez servi à faire connoître le premier des sentimens du Républicain peut-être le plus prononcé , du moins le plus vrai , et à qui le cœur pur souffre à l'aspect même d'un crime imaginaire.

Salut et fraternité.

CAMMAILLE SAINT - AUBIN , *Acteur du théâtre de l'Ambigu-Comique.*

P. S. Je ne suis d'aucun club , et je n'ai jamais parlé à Marat.

S E C O N D E L E T T R E.

Paris , 2 Septembre , l'an second de la République Française , une et indivisible.

*Quelques détails sur la comédie de l'Ami du Peuple , ou les Intrigans démasqués , pièce en trois actes et en vers , qui doit être jouée incessamment au théâtre du Palais-Variétés.*

LORSQUE j'entrepris , Citoyens , d'esquisser cet ouvrage , j'avois pour objet de fixer l'opinion sur les qualités qui constituent le Républicain. Je devois conséquemment le considérer en société sous deux points de vue principaux , dans sa vie privée et dans sa vie



publique. Comme simple citoyen, j'ai pensé que son occupation essentielle étoit de ramener à la vertu, par le seul ascendant de la raison, et la force d'une morale épurée, ses frères assez foibles pour céder à des préjugés que l'habitude de la mollesse avoit enracinés chez eux; mais sur-tout de poursuivre sans relâche ces êtres vils qui se font un jeu de trafiquer sans pudeur de la calomnie et de la lâcheté; enfin, de gagner à la République, par la douceur de ses mœurs, un sexe aimable, dont l'influence est si puissante sur le tendre espoir de la Patrie, et qui ne me paroît dédaigner le beau système de la République, que parce que peut-être on lui a fait trop oublier qu'un Républicain n'est pas un être farouche qui n'a de la nature que l'instinct brutal et sensitif.

Comme politique: oh! c'est alors que j'ai cru qu'il devoit faire preuve de sentimens énergiques, qu'il ne devoit jamais trop se convaincre qu'il est à son poste par la confiance générale; qu'il y doit agir pour le Peuple, qu'il est tout-puissant par le Peuple; mais que si une fois privé de cet appui, guidé par un aveugle intérêt, il ose essayer ses forces et marcher sans le Peuple, un souffle du Souverain suffit pour l'abattre et le réduire en poussière.

Voilà, Citoyens, le but que je me suis proposé. Devrai-je réussir, sans mêler au fonds du sujet aucun intérêt épisodique? c'est ce que l'expérience m'apprendra.

Au reste, quelle que soit l'issue de ma tentative, mon foible esprit a fait d'avance (ce qui aura son mérite, vu la rareté du fait) le sacrifice du titre



P R É L I M I N A I R E. XV

d'*Auteur*, puisque mon cœur m'assure dans tous les  
tems la qualité d'un *Républicain fortement prononcé*.

Persuadé même de la pureté des intentions de mon  
critique, j'aurai encore, en l'embrassant de toute mon  
ame, le plaisir de lui avoir donné les moyens de  
justifier sa censure par ces deux vers de ma pièce  
qui font ma devise chérie :

J'attaque un faux principe, et n'en veux à personne.

L'homme n'est rien pour moi, je ne vois que ses mœurs.

Je suis, Citoyens, avec fraternité,

Votre Concitoyen, CAMMAILLE-S.-AUBIN,

*Acteur de l'Ambigu-Comique.*



PERSONNAGES.

ACTEURS.

Les Citoyens

DOUCEMONT, père, Négociant..... Chevalier.  
 LUCILE, sa fille..... la citoyenne Saint-Clair.  
 DÉMOPHILE, associé de Doucemont,  
 amant de Lucile, Officier municipal au  
 Comité des Subsistances..... Saint-Clair.  
 DUMONT, attaché à Doucemont et à Dé-  
 mophile, leur ancien Commis..... La Porte.  
 FORCERAME, Ministre d'Etat au Dé-  
 partement de l'Intérieur..... Roseval.  
 CÆSARET, Général d'armée, ami de  
 Forcerame..... Varennes,  
 POUMONIN, } Agens de Forcerame... { Duval.  
 PHRAZETTE, } { Frogere.

*La scène se passe à Paris, dans un  
 salon commun à Démophile et à Doucemont.*



L'AMI DU PEUPLE,  
OU  
LES INTRIGANS DÉMASQUÉS.

---

A C T E P R E M I E R.

---

SCÈNE PREMIÈRE.

DÉMOPHILE, DOUCEMONT.

DOUCEMONT.

Vous méritez, ami, votre nouvel emploi ;  
Je m'empresse...

DÉMOPHILE.

Epargnez...

DOUCEMONT.

C'est du cœur.

DÉMOPHILE.

Je le croi.

DOUCEMONT.

Je ne sais pas flatter ; et quoique je vous aime,  
Si l'on eût choisi mal je le dirois de même.

DÉMOPHILE.

Je vous en sais bon gré.

DOUCEMONT.

Mais pour vous franchement  
De peines cet honneur est un sûr aliment.

A



Dites-moi de plaisirs : du Peuple ami sincère ,  
 Rien ne peut me coûter , si par moi sa misère  
 Adoucie un instant peut laisser entrevoir  
 Que d'un Républicain tel est le vrai devoir :  
 Agir dans tous les tems sans aucun artifice ,  
 De l'intérêt commun cimenter l'édifice ;  
 Ecarter tout système en consultant son cœur ,  
 Et dans le bien de tous voir toujours son bonheur.

Faire le bien gratis , c'est un don de nature ;  
 De ces bienfaiteurs-là , fort mince est la mesure :  
 Tel payé grassement s'affiche homme de bien ,  
 Qui , la main dégarnie , est souvent moins que rien.  
 Vous voilà magistrat et chef des subsistances ;  
 Combien à votre place ont enflé leurs finances !  
 Mais un peu déroutés par votre élection ,  
 Ils vont de gaspiller perdre une occasion.

Peut-être ils poursuivront leurs routes trop connues :  
 D'abord ils auront l'air de faire des bévues.  
 Prompt à les réparer vous opposez la loi :  
 C'est un piège qu'on tend à votre bonne-foi :  
 Au Peuple ils vous peindront comme un atrabilaire ,  
 Un être sans génie , un frondeur téméraire.  
 Votre discernement n'est qu'un appât trompeur ,  
 De vos crimes secrets qui cache la noirceur ;  
 Et dénaturant tout , la cabale ennemie  
 Sur vos plus purs desseins appelle l'infamie.  
 Les scélérats ! du Peuple ils égarent l'esprit ;  
 Tout , jusqu'à vos succès , se tourne à leur profit ;  
 Et suivant sans pudeur ce système exécration ,  
 De leurs propres forfaits vous rendent responsable.



ACTE PREMIER.

3

DOUCEMONT.

A ces coups redoublés que peut-on opposer ?

DÉMOPHILE.

La franchise ; le cœur peut alors tout oser ;  
Ferme dans son devoir , que rien ne sait enfreindre ,  
Le magistrat du Peuple a-t-il donc tant à craindre ?  
La calomnie en vain s'acharne contre lui ,  
La vérité bientôt deviendra son appui ;  
Et fort de ses vertus , il marche en assurance ,  
Il rend le Peuple heureux , et voilà sa vengeance.

DOUCEMONT.

Elle est digne de vous ; mais hier , mon ami ,  
Votre front moins serein annonçoit de l'ennui ;  
D'un triste événement seroit-ce un sûr présage ?

DÉMOPHILE.

Mais à-peu-près.

DOUCEMONT.

Comment ?

DÉMOPHILE.

Hélas ! à quel usage

L'insensible égoïste a-t-il fixé son bien !  
S'il donne quelque chose , il croit n'avoir plus rien.  
A l'un de ces voutours , possesseur usuraire ,  
Qui du pauvre affamé marchande la misère ,  
J'écrivis que le Peuple , en ses pressans besoins ,  
Lui demandoit des grains , et pour prix de ses soins ,  
( Voulant que l'artisan vive de son salaire )  
J'offre en indemnité de la paie ordinaire  
Une somme assez belle. Au moins j'ai dû compter  
Que l'appât de cet or auroit pu le tenter ;  
Que je pouvois m'attendre à son obéissance.



Eh bien ! cher Doucemont, on calcule, on balance ;  
 On oppose le tems, les craintes, le danger,  
 Le Peuple en des excès tout prêt à s'engager ;  
 Sur-tout le peu de gain à risquer cette affaire,  
 Enfin de ces frippons la manœuvre ordinaire.  
 Indigné, mais cédant à la nécessité,  
 Je présente le double à sa voracité.  
 C'est par grace, s'il veut dans cette circonstance,  
 Du Peuple, en me volant, dévorer la substance :  
 Enfin il se décide à servir mes projets.  
 Ce soir de son bon cœur j'attends les doux effets.

## DOUCEMONT.

C'est très-beau de sa part. La somme est donc bien forte ?  
 Démophile déjà plus d'une fois...

## DÉMOPHILE.

Qu'importe ?

Je suis riche, et mon bien n'est pour moi précieux  
 Qu'autant qu'il peut m'aider à faire quelque heureux :  
 Ainsi n'en parlons plus ; un autre objet m'affecte.  
 A Lucile on dirait ma présence suspecte.  
 D'un voyage assez long aussi-tôt mon retour,  
 Je vole avec ardeur lui prouver mon amour :  
 Un froid accueil répond à ma vive tendresse ;  
 Son aimable gaieté fait place à la tristesse :  
 On parle avec douceur, mais indifféremment,  
 Et le discours poli succède au sentiment :  
 Son cœur pur ne sait pas recourir à la feinte,  
 Mais son air réservé déceit la contrainte.  
 Pourrez-vous m'expliquer ce subit changement ?

## DOUCEMONT.

N'en accusez que vous !



ACTE PREMIER.

5

DÉMOPHILE.

Moi ?

DOUCEMONT.

Vous-même.

DÉMOPHILE.

Comment !

Des soupçons d'inconstance ont-ils troublé son ame ?  
Votre fille craindroit de devenir ma femme,  
Lorsqu'avant mon départ, partageant mon désir,  
Son cœur dans notre hymen ne voyoit qu'un plaisir ?  
Des méchans ont de moi . . .

DOUCEMONT.

Quittez ce ton sévère,  
Et remarquez des temps une suite ordinaire :  
A Paris, en trois mois, combien tout a changé !  
Que d'intrigans connus, quel complot dérangé !  
Tel rêvoit au succès de son plan despotique,  
Qui s'éveilla bien sot de voir la République.

DÉMOPHILE.

Bon ! quels rapports ?

DOUCEMONT.

Très-grands.

DÉMOPHILE.

Cessez de m'éprouver.

DOUCEMONT.

Un mot, et vous allez bientôt tout approuver.  
Pour blâmer les effets connoissez donc la cause ;  
Ici la République entre pour quelque chose.  
Vous absent, j'essayai, pour calmer mes ennuis,  
De laisser ma maison ouverte à des amis.  
Les uns à leur bon cœur joignoient un vrai mérite ;  
Des autres plus douteux je souffrois la visite :



Entre nous , moins par goût que par nécessité ;  
 Mais l'état veut toujours un peu d'honnêteté.  
 L'entretien ordinaire étoit la politique ;  
 Chacun lâchoit son mot plus ou moins satyrique ;  
 Les uns faisoient la guerre en se chauffant les doigts ,  
 Les autres moins hardis rabattoient sur les loix :  
 Florval ne peut souffrir l'inertie où nous sommes ,  
 Et dans mon cabinet fait marcher cent mille hommes.  
 Damon transi de froid parle de cantonner ;  
 Fierville au coin du feu voudroit toujours donner ;  
 Et disposant sa troupe , à propos retranchée ,  
 S'avance , et prend un fort sans ouvrir la tranchée.  
 On casse un Général , un Ministre est nommé ;  
 Et s'il a plus de voix , le choix est confirmé.  
 On propose , on discute un projet politique ;  
 Les avis sont divers , on s'échauffe , on critique.

D É M O P H I L E .

Mais comment résister à ce bruit fatigant ?

D O U C E M O N T .

J'annonce un bon dîner , tout est calme à l'instant ,  
 Tous ont le même esprit.

D É M O P H I L E .

Le remède est sublime ,  
 Et dans vos raisonneurs , prouve un cœur magnanime ;  
 Mais à quoi tend ?

D O U C E M O N T .

Chacun , tout en sablant mon vin ,  
 Suivant ses propres mœurs , peint son Républicain.  
 Tantôt c'est un bourru , dont l'esprit fantastique  
 Voudroit asservir tout à son humeur caustique ;  
 Tantôt , ou fanatique ou jaloux citoyen ,  
 A son caprice il veut régir le genre humain.



ACTE PREMIER.

7

Ma fille a, dans ces traits, cru saisir votre image ;  
Vos sentimens connus lui donnent de l'ombrage :  
Tout vient se peindre en noir dans son foible cerveau ;  
Et l'humeur se plaçant à charger le tableau ,  
Elle s'obstine à voir le fait dans la peinture ,  
Et craint toujours en vous d'épouser un parjure.

DÉMOPHILE.

Sur ces récits menteurs on ose s'étayer ;  
Mais un Republicain ne sait pas s'effrayer.  
D'insectes impuissans que lui fait la piquure ?  
Son pied qui les écrase a vengé son injure ;  
Ou si le fer du crime est levé sur son cœur ,  
Il marche sans pâlir au chemin de l'honneur.  
Je pardonne à Lucile une erreur trop cruelle ;  
C'est de son cœur naïf la crainte naturelle.  
Mais vous que la sagesse a rangé sous sa loi ,  
Vous pouviez, sans rougir, lui garantir ma foi.  
Aurois-je donc perdu mes droits à votre estime ?

DOUCEMONT.

Arrêtez ! Pouvez-vous me soupçonner un crime ?  
Par état et par goût à vous associé ,  
Mille faits m'ont prouvé votre tendre amitié ;  
Votre vertu constante a fait taire l'envie.  
Si je vous dois enfin les beaux jours de ma vie ,  
Je ne puis être ingrat avec sécurité.  
Mais mon ame avec vous s'épanche en liberté.  
Par ses doutes, Lucile a dû vous faire injure.  
Mais ma fille, après tout, n'a rien qui la rassure :  
Pour juger l'avenir rappelons le passé ,  
Que le discours soit juste et désintéressé.  
Je vois le Peuple en tout n'agir que par caprice ,  
Sur de simples soupçons méconnaître un service.



## DÉMOPHILE.

Quel blasphème ! et l'on croit parler sans passion.  
 Quittez les préjugés, écoutez la raison,  
 Osez trouver en tout le Souverain auguste.  
 Oui, même en se vengeant, le Peuple est toujours juste :  
 S'il prouve en ses moyens un esprit irrité,  
 Son but...

## DOUCEMONT.

C'est flatter.

## DÉMOPHILE.

Non. Je dis la vérité :

Je n'ai point de tromper fait un apprentissage,  
 Je loue avec sagesse, et blâme avec courage;  
 Je suis l'ami du Peuple, et non pas son flatteur.  
 De son esprit trompé j'en appelle à son cœur.  
 Ces excès qu'avec art le méchant envenime,  
 Décèlent dans le Peuple une bonté sublime,  
 Quand saturé d'opprobre, écrasé par les Grands,  
 Il offre du malheur des tableaux déchirans.  
 Que l'artisan travaille une semaine entière,  
 Et demande à grands cris du pain pour tout salaire,  
 L'égoïste cruel qui rit de son tourment,  
 Lui vend au poids de l'or ce premier aliment.  
 Tout son sang s'épuisoit à payer l'avarice,  
 A gonfler les trésors d'une Cour corruptrice.  
 Lassé de tant d'horreurs, le corps toujours meurtri  
 Des maux dont sans pitié les Tyrans l'ont flétri,  
 Il se lève indigné : trop long-tems il sommeille :  
 En agitant ses fers sa force se réveille.  
 Tremblez, Tyrans, le Peuple une foudre à la main,  
 Va de vos longs forfaits venger le genre humain ;  
 La Liberté l'appelle, et la victoire est prête.



Ce torrent débordé n'a plus rien qui l'arrête;  
En vain le scélérat croit pouvoir se cacher,  
Jusques dans son palais on vole le chercher.  
Qu'alors j'en ai connu qui, palpitant de crainte,  
De ce Peuple approuvoit l'insurrection sainte!  
Plus d'un, loin des combats, bravement renfermé,  
Hors d'haleine accouroit quand tout étoit calmé.  
Si le Peuple en fureur eût voulu le pillage,  
Comment de ses desirs calculer le ravage?  
Ces maisons où l'or brille en bijoux apprêté,  
Offroient un bel appât à sa cupidité.  
Il eût détruit ces lieux où la scélératesse  
Etale avec orgueil sa coupable richesse.  
D'un crime impunément il pouvoit se souiller;  
Mais il poursuit un traître, et ne sait point piller.  
S'il paroît dans la foule un frippon téméraire,  
Il rencontre bientôt un juge plus sévère:  
Il ne peut échapper dans ce grand mouvement.  
L'instant qui voit le crime, en voit le châtement:  
Ce Peuple a prononcé la sentence suprême:  
Cet arrêt, c'est la mort, qu'il subit au lieu même.  
Voilà pour les excès : voyons les qualités.  
Au méchant qui l'outrage, il offre ses bontés,  
Il espère en silence, il souffre sans se plaindre,  
Et paroît supplier, quand on pourroit le craindre:  
Il voit des intrigans, pour mieux ravir ses droits,  
Cacher leurs attentats sous le manteau des loix.  
Il répond par le calme à leur aveugle rage;  
Les traîtres démasqués redoutent son courage.  
Mais que ses vrais amis ont de droits sur son cœur!  
Un seul mot de leur bouche adoucit son malheur,  
Ils ont su mériter toute sa confiance;  
C'est en eux qu'il a mis son unique espérance.



Et si quelque accident vient à fondre sur eux,  
 Comme il s'empresse, il tremble, il redouble ses vœux !  
 Rien ne tarit ses pleurs, tant qu'il craint pour leur vie.  
 Que ce tableau touchant est bien digne d'envie !  
 Comme il agrandit l'ame ! Eh ! quel être un instant  
 Hésitat pour le Peuple à donner tout son sang !

## DOUCEMONT.

Ami, vous étiez né pour vivre en République ;  
 Je partage avec vous cette chaleur civique.  
 La République est là ; mais mon esprit troublé  
 Redoute les projets de quelque écervelé :  
 On voudroit me punir d'être propriétaire.  
 Toujours nouveaux impôts, nouveau système agraire ;  
 On n'échappe pas même en se faisant rentier.

## DÉMOPHILE.

Cet impôt à l'Etat s'il rentre tout entier....

## DOUCEMONT.

S'il étoit vrai, la loi n'auroit rien de terrible :  
 Mais pour payer l'intrigue ! Homme juste et sensible,  
 Je dois à mon pays compte de tous mes biens,  
 Mais non pour enrichir deux ou trois citoyens.

## DÉMOPHILE.

Je suis de votre avis, et vous venez de faire  
 L'analyse en deux mots de l'impôt téméraire.  
 Le fardeau de l'Etat doit être partagé,  
 Ne point accabler l'un, quand l'autre est soulagé.  
 Le riche offre ses biens, le pauvre l'industrie.  
 De cet accord commun l'Etat se vivifie.  
 Les membres réunis pour soutenir le corps,  
 Tendent au même but par différens rapports.  
 Tout rejaillit au centre, et le corps politique,



ACTE PREMIER.

11

Tenant dans les détails la balance publique,  
Acquitte l'Ouvrier sur le luxe insolent,  
Et le bien superflu retourne à l'indigent.  
Tout circule, tout suit une facile voie.  
L'agioteur trompé sent échapper sa proie,  
Et frémit en lisant ces mots au fond des cœurs :  
*Paix aux propriétés, guerre aux accapareurs.*

DOUCEMONT.

Vraiment vous m'enchantez. Si l'ami Forcerame  
Etoit du même avis ! J'avourai que mon ame  
De ses raisons frappée est encore en suspens.  
Ce Ministre puissant m'en impose.

DÉMOPHILE.

Je sens

Qu'un courtisan adroit peut un instant nous plaire :  
Mais quand on la connoît, l'idole est en poussière.  
Le tems vous l'apprendra.

DOUCEMONT.

Mais Casaret aussi

Connu par ses exploits...

DÉMOPHILE.

Doit se conduire ainsi.

C'est le même intérêt : intrigant mercenaire,  
Chacun d'eux aujourd'hui prend le ton populaire.  
C'est juste, les Tyrans n'ont plus rien à donner ;  
Par degré vers le Peuple il faut bien retourner.

DOUCEMONT.

Ma foi leurs airs choisis, bien différens des vôtres,  
M'ont trompé pleinement.

DÉMOPHILE.

Ils en trompent bien d'autres ;  
Mais le Peuple en son choix ne peut long-tems errer :  
Malheur au scélérat qui le put égarer ;



On ne voit pas toujours, réglant la circonstance,  
L'hypocrite à son gré faire tourner la chance;  
La franchise a son tour.

DOUCEMONT.

Je m'en tiens averti;  
Je le dis de bon cœur, me voilà converti.  
Mon oreille au mensonge a pu se laisser prendre;  
Mais la vérité parle, et mon cœur sait l'entendre;  
Enfin rien de ma part ne peut vous arrêter.  
Lucile en son erreur ne pourra persister.  
Rendez à la raison une tête exaltée,  
Et ramenons la paix dans son ame agitée.

DÉMOPHILE.

Si votre fille encor est sensible au bonheur,  
Elle doit tout entier le trouver dans son cœur,  
Et mes purs sentimens....

DOUCEMONT.

Je le crois, et j'espère  
Que d'accord.... La voici. Ferme.

## SCÈNE II.

*Les précédens, LUCILE.*

LUCILE.

BONJOUR, mon père;  
Je vous cherche par-tout.

DOUCEMONT.

Crains-tu de m'embrasser?

LUCILE.

Pardon, je vous dérange, et je dois vous laisser.



ACTE PREMIER. 13

D É M O P H I L E.

Vous ne dérangez rien.

D O U C E M O N T.

Eh bien! toujours maussade.

Pour un tems moins joyeux ajourne ta boutade.

Allons, de la gaité. Tiens, nous parlions de toi,

Et du jour où l'hymen vous rangeoit sous sa loi.

D É M O P H I L E.

Et fixoit mon bonheur.

L U C I L E.

Mon père.

D O U C E M O N T.

Eh quoi, mon père,

Est-ce un mal?

D É M O P H I L E.

Il est vrai que je suis téméraire;

Mais un accord touchant m'avoit fait espérer

Qu'à votre main bientôt je pouvois aspirer.

L'amour....

L U C I L E.

Tout a changé.

D É M O P H I L E.

Mon cœur toujours le même

Vous chérit.

L U C I L E.

Croyez-vous mériter qu'on vous aime?

D O U C E M O N T.

Ah! c'est trop exiger.

D É M O P H I L E.

Je fais ce que je peux

Pour réussir.

L U C I L E.

Oh! oui; mais sans remplir vos vœux,

Je vous en avertis.



DÉMOPHILE.

Elle est au moins sincère.

Si je savois comment on parvient à vous plaire,  
Peut-être. ...

LUCILE.

Bon : raillez.

DOUCEMONT.

Eh ! c'est ta faute aussi.

Quel caprice importun vient-il te prendre ici ?  
Tu l'aimes , n'est-ce pas ?

LUCILE.

C'est bientôt dit , qu'on aime.

DOUCEMONT.

Eh bien ! à l'avouer le crime est-il extrême ?

LUCILE.

Courage. Contre moi mettez-vous tous les deux,  
Et j'aurai gain de cause.

DÉMOPHILE.

Ah ! c'est du sérieux.

DOUCEMONT.

Fais mieux : dis nos griefs , nous allons nous défendre ;  
S'il faut un jugement , tu sauras bien le rendre.

LUCILE.

J'y consens de bon cœur. Vous m'offrez un époux :  
Je le croyois d'abord digne de moi , de vous ;  
Et cet homme à présent. ...

DÉMOPHILE.

Vous pouvez vous en plaindre.

LUCILE.

Pas encore.

DÉMOPHILE.

Jamais.

LUCILE.

Au moins je dois le craindre.



ACTE PREMIER. 15

Fier envers notre sexe, impoli, cruel, vain,  
Capricieux.

DOUCEMONT.

Cet homme. . .

LUCILE.

Est un Républicain ,

Mon époux.

DOUCEMONT.

Ce portrait est vraiment un prodige.

DÉMOPHILE.

Et pourtant pas flatté.

DOUCEMONT.

Dissipons le prestige ,

Il est temps.

DÉMOPHILE.

Votre erreur.

LUCILE.

Je sais tous vos excès.

En héroïne il faut partager vos succès.

DOUCEMONT.

La valeur plaît toujours.

LUCILE.

Oh! vous avez beau faire ;

Je connois les Décrets : on me défend la guerre :

Je reste.

DOUCEMONT.

Quel dommage ! On perd un fier guerrier.

DÉMOPHILE.

Si le myrte est pour vous , laissez-nous le laurier.

Chacun son lot du moins. Un plus juste partage

Demande tous vos soins dans le sein du ménage :

A des enfans chéris consacrer son repos ,

Et pour la République élever des héros ;



Chez eux des bonnes mœurs gravant l'amour suprême ;  
Les conduire au bonheur par l'estime d'eux-même ;  
Défendre leur esprit de tous préjugés vains :  
Ils seront vertueux s'ils sont Républicains :  
Guider un tendre époux dans les champs de la Gloire ,  
En attachant l'Amour au char de la Victoire :  
D'une femme aujourd'hui tel est le vrai plaisir ,  
Son devoir le plus cher , son plus ardent desir.  
Contre un sexe divin notre ame courroucée ,  
Reçoit par des mépris sa tendresse empressée.  
Erreur : de la Nature un juste admirateur ,  
Dans son plus bel ouvrage insulte-t-il l'auteur ?  
Il méprise, il est vrai, cette femme hardie  
Qui fait à l'intérêt servir la perfidie.  
Près d'elle sans argent on n'a pas de vertus :  
L'esprit est au frippon qui peut payer le plus.  
Cette autre sans esprit, qui, coquette effrénée ,  
De son luxe écrasant la classe infortunée ,  
Cachant sa nullité sous un air dédaigneux ,  
Croiroit du mauvais ton de plaindre un malheureux.  
Ces femmes sont l'effroi d'un sexe né pour plaire :  
Pour elles le mépris est un don salutaire.  
Mais la vertu modeste et simple en ses effets ,  
D'une femme charmante embellit les attraits.  
Ce n'est pas son éclat, c'est elle qu'on admire ,  
Son maintien gracieux, son aimable sourire.  
Elle est bonne, il suffit ; elle est dans tous les cœurs ;  
De l'indigent qui souffre elle sèche les pleurs ,  
Sans le faire rougir par le bruit d'un faux zèle.  
La vertu qui se cache en est encor plus belle ;  
Et généreuse en tout, le plus profond secret  
Est le prix rigoureux que l'on met au bienfait.  
Voilà la femme enfin dans sa simple parure,

Comme



ACTE PREMIER. 17

Comme on voudroit en elle admirer la nature ,  
Comme elle plaît toujours.

DOUCEMONT.

Voilà, je crois, prouver....

LUCILE.

Qu'une femme parfaite est bien rare à trouver.  
Ce portrait....

DÉMOPHILE.

N'est pas loin. Si l'esquisse est fidèle ,  
Elle est faite sans art, vous étiez mon modèle.

LUCILE.

Quoi, galant ! pour le coup votre ton se dément.

DÉMOPHILE.

Du tout. La vérité n'est pas un compliment.

LUCILE.

Encor ?

DOUCEMONT.

Trêve aux discours, la cause est débattue ;  
A rendre un jugement il faut qu'on s'évertue.  
Tu nous le dois, Lucile, et sans désespérer.

LUCILE.

J'avois tort, je l'avoue.

DÉMOPHILE.

Et c'est le réparer.

DOUCEMONT.

Une femme céder ! l'aventure est unique ,  
Les miracles sont faits pour une République.

LUCILE.

Ah ! croyez que mon cœur....

DOUCEMONT.

D'accord avec le sien ,  
Doit chérir un époux dans un Republicain.  
Je savois le remède à ton cruel supplice.

B



LUCILE.

Vous me trompiez, mon père.

DÉMOPHILE.

Et j'étois son complice.

LUCILE.

C'est fort mal.

DOUCEMONT.

M'en veux-tu ?

LUCILE.

Pouvez-vous le penser ?

Quand un père commande, osé-je balancer ?

DOUCEMONT.

Quelle douceur ! allons, l'affaire est terminée.

Eh bien ! il faut gaiement passer notre journée.

Nous irons au spectacle....

DÉMOPHILE.

Et vous avez raison ;

On y puise aujourd'hui quelque utile leçon ;

On y voit la pensée en liberté paroître,

Et de l'esprit public c'est le vrai thermomètre.

LUCILE.

Quel spectacle ?

DOUCEMONT.

Je crois qu'on peut choisir.

DÉMOPHILE.

Voyez :

Plusieurs ont des talens souvent mal employés.

DOUCEMONT.

Mais le Public est là.



ACTE PREMIER.

19

SCÈNE III.

*Les précédens , DUMONT.*

DUMONT.

CITOYEN, une lettre  
Que deux hommes là-bas m'ont dit de vous remettre.

DÉMOPHILE.

Donne. Eh ! notre fermier.

DUMONT.

Bonne nouvelle enfin,  
Miracle ! il veut agir en bon Républicain.  
Moi, pour le maintenir dans cette ardeur civique :  
On punit les frippons, lui dis-je, en République.  
Lui, voyant d'assignats un tas assez enflé,  
Les prend jusqu'au dernier d'un air fort consolé.

LUCILE.

Dumont en connoisseur parle de République ;  
Son esprit attentif est tout en politique.

DOUCEMONT.

Tout aussi bien qu'un autre.

DUMONT.

On rit à mes dépens.

DOUCEMONT.

Il lit pour s'éclairer.

DÉMOPHILE.

Dumont a du bon sens.

LUCILE.

Quelle est la République ?

DUMONT.

Allons, vous voulez rire.

Puis-je vous expliquer....



## L'AMI DU PEUPLE.

DOUCEMONT.

Oh ! tu peux nous le dire.

DUMONT.

Je n'en sais pas assez.

DÉMOPHILE.

Faut-il donc tant d'esprit ?

Quand on a le cœur bon , on est assez instruit.  
Parle.

LUCILE.

La République....

DUMONT.

Ah !

DOUCEMONT.

Réponds à ma fille.

La République....

DUMONT.

C'est une grande famille

De frères réunis pour manger un gâteau ;

Comme tous ont payé , chacun prend son morceau ;

Chaque part est égale , et simplement servie ;

La franche Liberté détruit la basse envie.

Aussi l'on chante , on rit , tout le monde est heureux.

Jadis de grands gloutons ne pensoient que pour eux ;

Ils mangeoient le gâteau dans de riches assiettes ;

Le Peuple qui payoit , n'en goûtoit pas les miettes.

LUCILE.

Pas mal , en vérité.

DOUCEMONT.

Dumont sent ce qu'il dit.

DÉMOPHILE.

Et frappe juste au but , sans viser à l'esprit.

Laisse-nous. Ce billet , Doucemont , vous regarde.

Forcerame aujourd'hui près de nous se hazarde.



ACTE PREMIER.

21

Au nom du bien public il veut m'entretenir ;  
Et ce sont ses agens qui doivent revenir.

DOUCEMONT.

Vous les verrez.

DÉMOPHILE.

Sans doute ; un magistrat fidèle  
N'a rien à négliger : tout demande son zèle.  
Aujourd'hui d'un méchant s'il prévient les excès,  
Demain à l'homme juste il prépare un succès.  
A la voix du public il doit être docile,  
Et chacun près de lui trouver l'accès facile.  
Ainsi souffrez. . . Dumont, tu peux faire monter  
Ces hommes,

LUCILE.

Allez-vous ici long-tems rester ?

DÉMOPHILE.

Je finis dans l'instant, et je vais vous rejoindre.  
Au cœur plus de soupçon.

DOUCEMONT.

Il est loin.

LUCILE.

Pas le moindre.

DÉMOPHILE.

Vous me charmez.

DOUCEMONT.

Il faut ne pas vous obséder.

Laissons-le. Viens.

LUCILE.

Je ris, et vous allez gronder.

DOUCEMONT.

C'est cruel ! mais tantôt. . .

LUCILE.

Attendez donc, mon père.



## L'AMI DU PEUPLE.

DOUCEMONT.

Bon Dieu ! la République a bientôt su te plaire.

LUCILE.

Oui, je sens. . .

DOUCEMONT.

Vite.

DÉMOPHILE.

Adieu, je cède à mon devoir.

DOUCEMONT.

Eh ! pas trop. Vous avez du monde à recevoir.  
Délogeons.

## SCÈNE IV.

DÉMOPHILE *seul*.

QUEL bonheur sous mes pas je vois naître !  
 En vérité je crois reprendre un nouvel être ;  
 Le Peuple que je sers me traite avec bonté ;  
 Je conclus en ce jour un hymen souhaité.  
 Ma conscience est pure, et mon ame sensible,  
 Dans le sein d'un ami se repose paisible.  
 Qu'ai-je à craindre du sort ? J'entends Dumont.

## SCÈNE V.

DUMONT &amp; DÉMOPHILE

DUMONT.

Les Citoyens.

Voici

DÉMOPHILE

C'est bon.



## SCÈNE VI.

DÉMOPHILE, POUMONIN, PHRAZETTE.

POUMONIN.

N

otre présence ici  
Peut bien vous étonner. Nous sommes téméraires :  
Des étrangers....

DÉMOPHILE.

Chez nous tous les hommes sont frères ;  
Il n'est point d'étrangers, réparez cette erreur.

PHRAZETTE.

La faute est dans le mot, et non pas dans le cœur ;  
Nous pensons comme vous.

DÉMOPHILE.

Mais pourrez-vous me dire

Quel sujet vous amène ?

PHRAZETTE.

Un mot va vous instruire :

Forcerame à tous deux a fixé son emploi,  
Et sa voix d'obéir nous fait la juste loi.

DÉMOPHILE.

C'est naturel.

PHRAZETTE.

D'ailleurs, connoissant notre zèle,  
Et pour la Liberté notre penchant fidèle,  
Il nous adresse à vous, bien sûr que votre cœur  
D'un Peuple obéissant maintiendra la bonhœur ;  
Mais que la loi sur-tout contre un Peuple qu'il aime  
Sévira promptement, et sans examen même,



Si follement ce Peuple un instant révolté  
Osoit...

DÉMOPHILE.

Quelle justice et quelle humanité :

Punir sans examen ! Voilà bien l'art d'un traître  
Qui, conspirant dans l'ombre, au jour craint de paraître.  
Puis-je savoir aussi, mais sans être indiscret,  
Pour le servir si bien quel est votre secret ?

PHRAZETTE.

Volontiers. Je fournis article à la Gazette ;  
On me connoit ici sous le nom de Phrazette.

DÉMOPHILE.

Et vous ?

POUMONIN.

Moi, Citoyen, je suis pour dénoncer.

DÉMOPHILE.

Beau métier !

POUMONIN.

Qu'il n'est pas facile d'exercer.

Poumonin est mon nom : ma tâche journalière  
Est d'aller dans un groupe, y puiser la matière  
De quelques bons complots dont je fais mon profit.  
Je les porte à Phrazette, et son subtil esprit  
Leur donne en ses pamphlets une forme nouvelle,  
Le fait à la rigueur n'est pas toujours fidèle.

PHRAZETTE.

C'est ta faute. Tu viens de complots m'enrichir ;  
Je peux bien rédiger, mais non pas réfléchir.

POUMONIN.

Par fois tu charges trop.

PHRAZETTE.

Moi, j'embellis l'image.



ACTE PREMIER.

25

DÉMOPHILE.

Parbleu ! de vos talens c'est faire un bel usage.

Que gagnez-vous ?

POUMONIN.

Fort peu : le métier ne prend pas.

Mais on a des moyens pour sortir d'embarras.

DÉMOPHILE.

Ces moyens sont...

POUMONIN.

Deux mots.

DÉMOPHILE.

Bien payés.

POUMONIN.

L'on y gagne.

DÉMOPHILE.

C'est...

POUMONIN.

De crier par-tout : Vite , à bas la Montagne.

Sur les abus du jour on parle avec chaleur ;

On veut prouver le fait : — A bas l'agitateur ,

C'est un Montagnard.

DÉMOPHILE.

Bon ! vous connoissez sans doute

Ces hommes dangereux que votre esprit redoute ?

Vous êtes trop prudent pour crier au hazard

Qu'un mauvais citoyen est juste un Montagnard.

POUMONIN.

Par ma foi , Citoyen , pour moi c'est un problème ;

Et ceux qui m'ont payé n'en savent rien eux-même.

DÉMOPHILE.

Pour vous , dans ce métier , il n'est rien de honteux ?



POUMONIN.

J'ai besoin, on me donne, et je ferme les yeux.  
 Pour la France je viens de quitter l'Italie.  
 Employer ses talens n'est pas une folie.  
 Phrazette m'a placé. Je fais ce qu'il me dit.  
 On m'offre de l'argent, moi je vends mon esprit.

DÉMOPHILE.

C'est juste. Ces écrits?...

PHRAZETTE.

Vont inonder la France.

DÉMOPHILE.

Des complots découverts?

PHRAZETTE.

Non. Des complots d'avance.

DÉMOPHILE.

Quoi, d'avance!

PHRAZETTE.

Mais oui. Dans cent livres divers  
 Nous puisons les complots formés dans l'univers.  
 La Grèce, l'Italie en crimes si féconde,  
 Tout conspire pour nous, l'ancien, le nouveau monde.  
 On prend de tous côtés. Dans ces riches pamphlets  
 Le ciel même en complots est couché par extraits.  
 Tous les noms sont en blanc; à l'instant favorable  
 On n'a plus qu'à remplir.

DÉMOPHILE.

Rien de plus agréable.

Former l'esprit public est l'objet de vos soins?

PHRAZETTE.

Pour l'argent qu'on nous donne on ne peut faire moins.  
 Mille fois en un jour je fais gémir la Presse,  
 Et le plus prompt courrier est gagné de vitesse.



ACTE PREMIER.

27

DÉMOPHILE.

Le Public applaudit à la célérité?

POUMONIN.

Sans cela le projet perd son utilité.

Eh! tenez, aujourd'hui la preuve s'en présente.

Vers un de nos fauxbourgs je marchois dans l'attente

De remplir largement nos utiles feuillets.

Point de groupe! Je vois se perdre mes projets,

Quand soudain sous mes pas au détour d'une rue

Un billet consolant vient égayer ma vue;

Ma main l'ouvre en tremblant, mon cœur bat de desir,

Et mon œil attentif se promet un plaisir.

Mon espoir se confirme: Un fermier, dit la lettre,

Pour de l'argent comptant ce soir devoit remettre

A quelque accapareur des grains en quantité.

L'importance du fait veut de l'activité;

Dans un si beau chemin faut-il que je demeure?

Oh! non. Je compte bien le dénoncer sur l'heure.

DÉMOPHILE.

Avez-vous recherché l'exacte vérité?

Cet homme est-il connu? Fortune, liberté,

Crédit; songez ici qu'un mot va tout détruire;

Sa vie enfin dépend de ce que l'on peut dire.

PHRAZETTE.

Conspirateur caché.

POUMONIN.

Rien de plus naturel,

Et ce billet signé...

PHRAZETTE.

Prouve un complot réel.

DÉMOPHILE.

Ce que vous nommez preuve, est tout au plus indice;

Il faut en pareil cas éviter l'injustice.



POUMONIN.

Ce n'est pas mon emploi ; moi , je sais dénoncer ,  
Et d'autres sur les faits ont soin de prononcer.

DÉMOPHILE.

Vous devez vous instruire....

POUMONIN.

On sait ce qu'on doit faire.

DÉMOPHILE.

Mais il peut succomber.

POUMONIN.

Ce n'est pas mon affaire.

DÉMOPHILE.

Qu'un homme qui se vend est lâche en ses projets !  
D'un complot destructeur prévenir les effets ,  
Poursuivre sans pitié la horde scélérate  
De ces vils étrangers dont la main trop ingrate  
Des Français confians cherche à percer le sein ,  
Pour complaire à l'orgueil d'un Ministre assassin ;  
Dénoncer ces cruels , c'est servir sa Patrie :  
Mais sans motif , d'un homme oser flétrir la vie ,  
Quand peut-être à l'instant il prépare un bienfait ;  
Ce crime est aux cœurs bas , façonnés au forfait.

PHRAZETTE.

Ah ! croyez que notre ame...

DÉMOPHILE.

Oui , m'estassez connue.

Je vous sais dans mon cœur gré de cette entrevue.  
J'ai trouvé des frippons bien vils en certains cas.  
Vous m'apprenez qu'on peut encor ramper plus bas.  
Prévenez Forcerame ici qu'il peut se rendre ;



Qu'au nom du bien public je consens à l'entendre ;  
 Sous ce prétexte seul je vais le recevoir :  
 Pour craindre son esprit, j'aime trop mon devoir.  
 Aussi , sans m'effrayer je le verrai paroître.  
 Aisément les valets m'ont fait juger du maître.

S C È N E V I I.

P O U M O N I N , P H R A Z E T T E.

P H R A Z E T T E.

J e crois qu'il nous méprise.

P O U M O N I N.

On pourroit s'en douter.

P H R A Z E T T E.

C'est une insulte.

P O U M O N I N.

A nous ? Peut-on nous insulter ?

Mais il n'est pas poli. ....

P H R A Z E T T E.

Bah ! c'est un anarchiste.

De mes agitateurs vous serez sur la liste ,

Citoyen Démophile.

P O U M O N I N.

O mon ami , quel nom !

Démophile !

P H R A Z E T T E.

Est celui dont le sanglant affront. ...

P O U M O N I N.

Ce nom de mon billet forme la signature.

P H R A Z E T T E.

Il se pourroit. ... Eh ! oui. ... Bonté de la nature !



C'est lui, c'est Démophile. . . Il sut nous outrager ;  
Mais avec quel plaisir nous allons nous venger !

POUMONIN.

Pleinement et sans risque.

PHRAZETTE.

A nous est la victoire ;  
Mais à le dénoncer, mon ami, que de gloire !

POUMONIN.

Que d'argent !

PHRAZETTE.

Cette fois la justice est d'accord  
Avec nos intérêts.

POUMONIN.

Oui, C'est un coup du sort  
Pour bannir le scrupule et rassurer notre ame.

PHRAZETTE.

Ne perdons point de tems, allons à Forcerame  
Livrer d'un ennemi le secret odieux.  
Comme il va nous chérir.

POUMONIN.

Et payer encor mieux.

PHRAZETTE.

Ami, de la gaité, notre injure est commune :  
Partageons de ce jour la gloire et la fortune.

FIN DU PREMIER ACTE.



## ACTE II.

### SCÈNE PREMIÈRE.

FORCERAME, CÆSARET.

CÆSARET.

FORCERAME en ces lieux : je peux m'en étonner.

FORCERAME.

On le pourroit à moins.

CÆSARET.

Je ne puis soupçonner  
Dans ta démarche ici, qu'un acte téméraire.

FORCERAME.

Jamais démarche, ami, ne fut plus nécessaire.

CÆSARET.

Comment?

FORCERAME.

De Démophile il faut me rapprocher ;  
Au nom du bien public j'ai l'air de le chercher.  
Je veux, à force d'art, toucher son ame aliène.  
S'il cède, la victoire est à moi toute entière.  
Je lui cache l'abîme et le conduis auprès ;  
Un moment je le flatte, et je l'écrase après.

CÆSARET.

Mais s'il peut éviter cette adroite poursuite ?

FORCERAME.

On se fait en public gloire de sa visite.

CÆSARET.

Vous differez d'avis !



F O R C E R A M E.

Et j'ai dû m'avancer.

Pour le bien de l'Etat pouvois-je balancer ?  
 J'immole à mon pays la haine personnelle :  
 L'humanité me parle , et je n'écoute qu'elle.

C Æ S A R E T.

Mais enfin , cet écrit qu'on vient de t'apporter...

F O R C E R A M E.

Détruit notre ennemi , si j'en sais profiter.  
 Démophile est absent. Voi ssur quelle assurance  
 J'ai pu , cher Cæsaret , croire à notre vengeance.  
 D'abord j'ai répandu dans les cantons voisins ,  
 Qu'il se forme en secret de nombreux magasins ;  
 Que les grains sont vendus. Ensuite dans la ville ,  
 Des agens sûrs ont fait une manœuvre habile.  
 Le nom de Démophile est par-tout révééré ;  
 On glisse à son égard quelque fait altéré.  
 D'abord on se récrie , et bientôt l'on soupçonne.  
 La trop grande vertu rarement se pardonne.  
 Dans le méchant on aime à trouver la raison :  
 L'Injustice toujours fut fille du Soupçon.  
 Les dangers apparens , la crainte imaginaire ,  
 Font sortir les esprits de l'assiette ordinaire ;  
 Et l'homme qu'on aimoit n'est vu qu'avec horreur.  
 En perdant le bienfait , on hait le bienfaiteur.  
 Je dois compter sur toi dans cette crise extrême.

C Æ S A R E T.

Agissons de concert , notre cause est la même ;  
 Tu viens de me parler comme un homme d'Etat.

F O R C E R A M E.

Tu connois le projet , apprends le résultat :

Le



Le Peuple se rassemble et la fureur l'agite ;  
 Je dois , comme Ministre , en prévenir la suite.  
 La force armée alors est facile à tromper.  
 Le prétexte est si beau : le trouble à dissiper !  
 La paix à rétablir ! Quel soin plus nécessaire ?  
 Mon parti se grossit , et presque sans rien faire :  
 La plupart bien payés sont tout entiers à moi.  
 Mais c'est ici sur-tout que j'ai besoin de toi.  
 Par mes ordres secrets tu quittas ton armée ;  
 Mais ma prudence ici prévint la renommée.  
 Tu vois depuis trois jours occupant les esprits ,  
 Comment un Général est reçu dans Paris.  
 Tes exploits éclatans , ton hardi caractère ,  
 T'ont fait jusqu'à ce jour admirer du vulgaire ;  
 Tes projets singuliers commandent son respect.

CÆSARET.

Oui, je peux le trahir sans me rendre suspect.  
 L'enthousiasme !

FORCERAMÈ.

Eh bien ! que rien ne t'intimide ;  
 A nos soldats trompés tu serviras de guide.  
 Si la foule égarée , abusant de ses droits ,  
 Se porte à des excès au mépris de nos loix ,  
 On lui résiste un peu , non pour calmer l'orage ;  
 Mais par-là les esprits s'échauffent davantage.  
 A Démophile alors le fait est rapporté ;  
 Il vient de ses vertus seulement escorté.  
 Il croit toujours marcher vers un Peuple qui l'aime ;  
 On le presse , on l'entoure , on l'accuse lui-même.  
 Le soupçon a produit ce subit changement.  
 Interdit , il se trouble , il chancelle un moment.  
 C'en est assez : ce trouble a décelé son crime ,  
 Et cet ami du Peuple en devient la victime.

C



CÆSARET.

C'est, je crois, le juger un peu légèrement;  
 Ce piège qu'on lui tend, se voit trop aisément.  
 Ce Peuple, je l'ai vu; dans sa fureur extrême,  
 Au nom de la justice il s'apaise lui-même;  
 D'un Magistrat fidèle il écoute la voix,  
 Rentre dans le devoir, et reconnoît les loix.

FORCERAME.

Alors plus sûrement, et sans nul artifice,  
 Je couvre mes projets d'une ombre de justice;  
 J'appelle auprès de moi des juges redoutés,  
 Qui m'offrent leur honneur pour prix de mes bontés.

CÆSARET.

J'adopte ce moyen; j'y revois ta prudence.  
 C'est ce qu'on nomme agir suivant la circonstance,  
 Et connoître les loix. Ah! voici Poumonin.  
 Son aspect radieux annonce un bon dessein.

## SCÈNE II.

*Les précédens, POUMONIN.*

POUMONIN.

CITOYENS, votre affiche a produit des merveilles;  
 Par-tout pour l'écouter le Peuple est tout oreilles.  
 On s'assemble, on s'agite; et déjà la terreur  
 Passe dans les esprits, en égarant le cœur.  
 On craint d'agir encor; mais bientôt le timide  
 Ne suivra, grace à moi, que sa fureur pour guide.  
 Phrazette me seconde; encor quelques instans,  
 Et le Peuple se livre à des ressentimens



ACTE SECOND.

35

D'autant plus précieux, qu'il croit que la justice  
Préside à ses excès, et non pas le caprice.

FORCERAME.

Redoublez vos efforts, ne perdez pas de tems.  
S'il s'opère aujourd'hui quelques grands mouvemens,  
Vous viendrez m'avertir.

SCÈNE III.

CÆSARET, FORCERAME.

CÆSARET.

MAIS l'attaque commence...

FORCERAME.

Et ne doit pas durer, j'en ai pleine assurance.

CÆSARET.

Démophile succombe. On peut donc aujourd'hui  
Reprendre des travaux qu'on achevoit sans lui.

FORCERAME.

Oui, l'instant est propice. En quel état l'armée?

CÆSARET.

D'un esprit excellent la troupe est animée.  
J'ai pris soin d'écarter les hommes qui gênoient,  
Et n'ai gardé vers moi que ceux qui convenoient.  
Au dessein généreux qui tous les deux nous guide,  
Des coups d'éclat hardis m'attachent le timide;  
J'offre à l'ambitieux de l'or et des honneurs;  
Et mon audace enfin a décidé les cœurs.  
Je réponds du succès, la troupe est égarée.  
Mais toi, l'opinion est-elle préparée?

C



## F O R C E R A M E.

Les trésors de la France, et mes nombreux écrits,  
 Ont par mon art perfide aveuglé les esprits.  
 Mon air brusque, on le prend pour un air de franchise;  
 Chacun ne voit en moi qu'un Dieu qui s'humanise.  
 De long-tems le bandeau ne pourra s'arracher;  
 J'ai su dorer les fers pour les mieux attacher.  
 Mon mérite est divin, et par-tout on le prône.  
 Je n'ai plus qu'à vouloir, et je suis sur le trône.  
 Mais tu sais, cher ami, que tu dois avec moi  
 Partager ce pouvoir, qui ne m'est rien sans toi.  
 Ma fortune à la tienne est par-tout enchaînée;  
 De la France en nos mains flotte la destinée.  
 La Liberté n'est plus, son empire est détruit.  
 Sachons de tant de soins recueillir tout le fruit.  
 Que la France périsse, ou reconnoisse un maître:  
 Patriotes zélés, songez à disparaître,  
 Apaisez vos clameurs, cessez de m'arrêter;  
 Fléchissez mon courroux, sur vous prêt d'éclater.  
 Je n'écoute plus rien : qui résiste est un traître.

## C Æ S A R E T.

Je suis de ton avis. Mais crois-tu bien connoître  
 Ceux dont le sort paroît n'être attaché qu'au tien ?  
 Ces amis, es-tu sûr qu'ils ne trahiront rien ?  
 Eh ! comment étouffer les cris des Patriotes ?

## F O R C E R A M E.

J'en ai gagné beaucoup.

## C Æ S A R E T.

Mais les vrais Sans-Culottes,  
 Ces fiers Républicains ?

## F O R C E R A M E.

Ils me gênent un peu,



ACTE SECOND.

37

J'étois embarrassé d'agir sans leur aveu ;  
Mais en les divisant je dissipe leur nombre ,  
Et mes coups frappent juste; ils sont portés dans l'ombre.

CÆSARET.

Enfin, grace à tes soins, l'objet de tous nos vœux  
Est rempli sans obstacle, et nous régnons tous deux.

FORCERAME.

La prudence, il est vrai, préside à ma tactique ;  
Mais un rien trop souvent renverse un Politique.  
Espérons sans orgueil.

CÆSARET.

Qui pourroit dévoiler ?...

Mais voici Démophile.

FORCERAME.

Il faut dissimuler.

SCÈNE IV.

*Les précédens, DÉMOPHILE.*

FORCERAME.

J'ai pour cet entretien des grâces à vous rendre.

DÉMOPHILE.

Je suis tout au public, et j'ai pu vous entendre ;  
Le devoir le commande, et non pas la faveur.

FORCERAME.

Je viens avec plaisir vous découvrir mon cœur.  
Déposons notre haine, et que tout se pardonne.

DÉMOPHILE.

J'attaque un faux principe, et n'en veux à personne.  
L'homme n'est rien pour moi, je ne vois que ses mœurs.



CÆSARET.

Un sentiment si juste est dans tous les bons cœurs ;  
 Il me fait augurer que long-tems inconnue ,  
 La franchise entre nous va dans cette entrevue ,  
 Avec la défiance étouffer nos débats.

DEMOPHILE.

Je le veux de bon cœur , mais je n'y compte pas.

FORCERAME.

Je m'explique , et bientôt vous allez me comprendre ;  
 C'est l'empire des loix qu'ici je veux défendre.  
 La loi faite une fois est sacrée à mes yeux ;  
 Bonne ou mauvaise enfin elle remplit mes vœux ;  
 Car un Etat sans loix n'est plus qu'une anarchie.

DEMOPHILE.

Ce mot à double sens cache une perfidie.  
 Citoyen sans éclat , Patriote sans art ,  
 Je ne sais pas payer , et je le dis sans fard ,  
 Pour s'étonner de tout cent bouches toujours prêtes.  
 Je suis l'ami des loix quand elles sont bien faites.  
 Pour l'ordre général je sais m'y conformer ;  
 Mais contre leurs défauts j'ai droit de réclamer.

CÆSARET.

En commentant la loi , vous pouvez la détruire ;  
 Moi prudent , je me tais ; je fais plus , je l'admire.

DEMOPHILE.

Moi , je l'admire aussi quand je vois le lien  
 Qui vous montre un ami dans chaque Citoyen.  
 C'est alors l'horison dont la vaste étendue ,  
 Domine également et couronne la vue.  
 Son glaive sans pitié frappe l'audacieux ,



Qui du rang des mortels veut s'élever aux cieux,  
Tout fléchit devant elle ; et sous son juste empire ,  
Avec le vrai bonheur , la Liberté respire ;  
Les arts sont protégés , le commerce en vigueur ,  
Et le mérite enfin a la place d'honneur.  
Voilà , voilà la loi dont je me dis l'apôtre ,  
Que j'adore en effet ; je n'en connois pas d'autre.

F O R C E R A M E.

Où , vous avez raison : je dirai même plus ;  
Un absolu pouvoir entraîne quelqu'abus.  
Il est pourtant des cas qui rendent nécessaires  
Des actes de vigueur , des ordres arbitraires.  
Dans un grand mouvement il faut des coups d'éclat :  
Trop de lenteur alors pourroit perdre l'Etat ,  
En laissant par degrés naître l'indiscipline.  
Les loix ne parlent plus , il faut qu'on les devine.

D É M O P H I L E

Les loix ! quel nom sacré ! mais quel piège odieux !  
Eh ! n'en parlez pas tant , et pratiquez-les mieux.  
Un pouvoir , quel qu'il soit , qui tient de l'arbitraire ,  
Pour ne pas dire injuste , est au moins téméraire.  
Il sert les passions ; on prétexte un danger :  
L'intrigant est en force , et trouve à se venger.  
Si l'on peut s'écarter des règles ordinaires ,  
C'est quand un scélérat dans ses vœux sanguinaires ,  
Menace sa Patrie à la faveur des loix ,  
Et médite le crime en réclamant ses droits.

C Æ S A R E T.

Comment ? un Général dont l'esprit magnanime ,  
Vient d'arranger un plan vaste , grand , et sublime ,  
Jusqu'aux jours d'un soldat devra tout calculer ?

D É M O P H I L E.

Il doit compte à l'Etat du sang qu'il fait couler ;



Et de sa perfidie , ou de son ignorance ,  
Le Peuple tout entier peut demander vengeance ,  
La mort d'un seul soldat qu'on sacrifie en vain ,  
Doit être un jour de deuil pour un Républicain.

## CÆSARET.

Mais c'est gêner l'esprit , entraver le courage ;  
Vous le rendez trop foible , en le voulant trop sage ,  
Quel mortel peut atteindre à la perfection !  
Dans les cœurs la nature a mis l'ambition.  
Le desir de briller est un mal nécessaire ;  
Pour l'homme généreux , c'est un feu salutaire ,  
Qui double ses moyens , électrise son cœur ,  
Et règle sa pensée au niveau de l'honneur.  
Au milieu des dangers plus grand , plus intrépide ,  
Rien ne peut l'arrêter dans sa course rapide.  
Le Génie est son guide , et ses pas sont certains.  
Des Etats ébranlés il fixe les destins.  
Il suit , sans s'effrayer , la gloire qui l'inspire ,  
Et le Peuple étonné le contemple et l'admire.

## DÉMOPHILE.

Malheur au Peuple vil qui ne sait qu'admirer ;  
La Liberté lui pèse , il va dégénérer.  
Admirer sagement est mon unique étude :  
Le respect prodigué n'est plus qu'une habitude ,  
Un vol fait au mérite , un appât suborneur ,  
Qui trompe un esprit foible , en égarant son cœur.  
Je ne dois le respect qu'à la vertu sublime ,  
Non aux dehors plâtrés dont se masque le crime.  
Qui peut le mériter ? ce frippon odieux ,  
Qui de soldats trompés fait un commerce affreux ;  
D'un or dilapidé qu'il entasse par sommes ,  
Il compte l'intérêt sur la vente des hommes.  
Ce jadis fanatique , aujourd'hui courtisan ,



Des Rois qu'il abhorroit, devenu partisan,  
Apostat de principe, agioteur de vices,  
Qui vend au plus offrant ses journaliers caprices.  
De ces vils criminels le respect est le prix !  
Le moins qui leur est dû, c'est un profond mépris.

CÆSARET.

La sagesse toujours ne suit pas l'éloquence ;  
Vous le prouvez ici par votre inconséquence.  
Le Peuple croit vertu tout ce qui n'est qu'éclat ;  
Si vous n'êtes que juste, il va vous voir ingrat.  
Eh ! quand un Général enivré de sa gloire,  
S'oublieroit un moment au sein de la victoire,  
A son rare mérite il faudroit pardonner,  
Au devoir, par degrés, savoir le ramener,  
L'attacher à l'Etat par l'ambition même.  
Vous gagnez les esprits ; et le Peuple qui l'aime,  
Dans ce nouvel honneur vante votre bonté,  
Chérit votre justice et votre humanité.  
Il veut la Liberté qu'il ne sait pas cruelle :  
Respectons des erreurs, dont la cause est si belle !

DÉMOPHILE.

La force des Tyrans est dans le préjugé.  
Que la raison paroisse, et le Peuple est vengé.  
Celui qui, par orgueil, oublia sa Patrie,  
S'est, par ce forfait seul, couvert d'ignominie.  
Il ne peut s'excuser sur ses vastes talens ;  
Plus il eut de moyens, plus ses crimes sont grands.  
En vain dans les combats fixa-t-il la victoire ;  
Qui trahit son pays perd le fruit de sa gloire :  
Plus d'égards pour le rang, le grade ou l'amitié ;  
Le fer vengeur des loix doit frapper sans pitié.

FORCERAME.

Tant de philosophie est un mal politique.



D É M O P H I L E.

Il faut de la vertu dans une République.

C Æ S A R E T.

Cette sévérité vous fait des ennemis.

D É M O P H I L E.

Dans la droiture au moins mes pas sont affermis.

F O R C E R A M E.

La modération sied mieux que l'énergie.

N'est-ce donc pas assez des tourmens de la vie,

Sans vouloir que toujours le sang coule à grands flots ?

Aux esprits agités donnons quelque repos.

La Liberté trop vive est près du Despotisme.

D É M O P H I L E.

Vous êtes plus cruel par ce modérantisme.

F O R C E R A M E.

Mon ame avec plaisir défend l'humanité.

D É M O P H I L E.

Vous l'affectez du moins ; mais quelle atrocité !

Cet esprit modéré sert à couvrir vos crimes ;

Et pour mieux les frapper , aveugle vos victimes.

Parlez en hypocrite à vos vils intrigans :

Je connois vos projets , ils sont tous impuissans.

C Æ S A R E T.

Quoi ! vous pourriez penser que notre ame attendrie...

D É M O P H I L E.

Feint , pour l'anéantir , de plaindre la Patrie.

F O R C E R A M E.

Nous trahissons l'Eiat en desirant la paix.

D É M O P H I L E.

Ce desir à présent décèle vos forfaits.

Dans quel temps formez-vous ce vœu liberticide ?

Quand l'intrigant armé d'un poignard homicide,

Agitant les esprits , tyrannisant les cœurs ,



Souffle de tous côtés la guerre et ses horreurs.  
 Le mortel infecté d'un poison fanatique,  
 Promène avec transport le glaive despotique.  
 La nature se tait; frères, parens, amis,  
 Il ne connoît plus rien; ce sont tous ennemis.  
 Il frappe, en s'adressant à son Dieu qu'il outrage;  
 Et de ce malheureux, pour exciter la rage,  
 Guider plus sûrement son bras ensanglanté,  
 On suppose un forfait à la Divinité.  
 Il croit, ravi trois jours à la nature entière,  
 Pour des crimes nouveaux renaitre à la lumière;  
 Et lâchement cruels, des intrigans trompeurs  
 Laissent tranquillement consommer ces horreurs,  
 Sûrs que, même au Sénat, quelques dignes complices  
 Sauront les arracher à leurs justes supplices.  
 Mais le Peuple se lasse, il vous surveille tous.  
 Péfides modérés, redoutez son courroux:  
 Tremblez, profanateurs de l'empire suprême,  
 Le SOUVERAIN se lève, il va juger lui-même.

FORCERAME.

Osez-vous soupçonner....

DEMOPHILE.

Vous m'avez entendu.

Ecoutez le remords, ou vous êtes perdu.

CÆSARET.

C'est à tort.

FORCERAME, *d part.*

Il sait tout.

CÆSARET.

Hâtons notre vengeance.

DEMOPHILE.

Doucement, et Lucile....

FORCERAME.

Ayons de la prudence.



## SCÈNE V.

*Les précédens*, DOUCEMONT, LUCILE.

DOUCEMONT.

En bien ! est-on d'accord ?

FORCERAME.

Un vrai Républicain

Pour l'intérêt public ne parle pas en vain.

En différant d'avis, le but étoit le même.

Vouloir la République est notre soin suprême.

DEMOPHILE.

Vous la voulez !

DOUCEMONT.

Tant mieux.

DEMOPHILE.

Mais il reste à savoir

Si c'est son intérêt de toujours la vouloir.

LUCILE.

Avec de la franchise on a dû vous entendre.

DEMOPHILE.

Où , je croirois assez qu'on a pu me comprendre.

DOUCEMONT.

Et j'en suis satisfait.

FORCERAME.

Nous allons vous laisser :

Un plus long entretien pourroit embarrasser.

CÆSARET.

Pour des amans heureux liberté toute entière.

A de nouveaux plaisirs l'amour fournit matière ,

Quand l'objet qu'on adore aux traits de la beauté

Joint l'esprit.



ACTE SECOND.

45

LUCILE.

Epargnez....

CÆSARET.

Non. C'est la vérité.

Adieu.

SCÈNE VI.

*Les précédens*, DUMONT.

DEMOPHILE.

QUE veut Dumont?

DOUCEMONT.

Quelle pressante affaire?

LUCILE.

Pourquoi l'air égaré?

DEMOPHILE.

Parle-nous.

CÆSARET.

Quel mystère!

FORCERAME.

Mais serions-nous trahis? Ecoutons.

DUMONT.

Quelle horreur!

Peuple, voilà le sort de ton vrai défenseur;

L'inconstance.

DEMOPHILE.

Finis.

DUMONT.

Redoublant de vitesse

Pour presser le fermier de tenir sa promesse,  
J'arrive. Un Peuple immense assiégeoit sa maison;  
Je m'élançai interdit, demandant la raison  
Des cris tumultueux qui frappent mon oreille,



« C'est une trahison ; mais le Peuple surveille.  
 » Nous les tenons ces grains. Rien ne peut échapper.  
 » Le perfide, dit l'un, comme il sut nous tromper !  
 » Voyez, répondoit l'autre, on l'estime, on l'admire ;  
 » Il veut nous égorger ».

CÆSARET.

Tout va bien.

FORCERAME.

Je respire.

DÉMOPHILE.

Achève, mon ami ; je tremble...

LUCILE.

Calmez-vous.

DUMONT.

Quel complot, m'écriai-je, étourdi de ces coups ?  
 Quel complot ? Le voilà, regardez. On m'indique  
 Une affiche ; j'y lis : « Surveillance publique ,  
 » L'ordre, la paix. O Peuple, apprend à mieux chérir,  
 » L'homme le plus aimé veut te faire périr,  
 » En t'enlevant les grains qui font ta subsistance :  
 » Son crime est découvert, attends dans le silence ;  
 » La loi va prononcer ». C'est à-peu-près le sens.  
 On laisse, quant au nom, les esprits en suspens ;  
 Mais le nombre des grains ; on dit tout, jusqu'à l'heure  
 Où l'on doit les ravir, le chemin, la demeure.

DÉMOPHILE.

Je reste confondu. Mais sans m'en prévenir,  
 Qui peut ordonner ?

FORCERAME.

Moi.

DÉMOPHILE.

Vous !



ACTE SECOND.

47

FORCERAME.

J'ai dû maintenir

La paix.

DÉMOPHILE.

Et j'ignorois, moi, chef de subsistance....

FORCERAME.

J'ai voulu que le Peuple agit avec prudence;  
Il se livre aux excès, je cours le contenir.

DÉMOPHILE.

Eh ! donnez-lui du pain, au lieu de le punir.  
Mais poursuïs.

DUMONT.

Accablé, je respirois à peine;  
Soit pitié pour l'objet de la publique haine,  
Soit qu'un coupable illustre, à l'esprit agité,  
Commande malgré lui la curiosité,  
Je demande son nom : ô honte ! ô barbarie !  
A travers mille cris d'une aveugle furie,  
On cite Démophile.

LUCILE.

O ciel !

DÉMOPHILE.

Moi !

DOUCEMONT.

Quelle horreur !

CÆSARET.

Quel triomphe !

DÉMOPHILE.

On m'accuse, et le Peuple en fureur...

Et vous étiez instruit ! Mon ame est étourdie :

Je frémis de penser à cette perfidie.

FORCERAME.

Le Peuple est inconstant, osez en convenir.



DÉMOPHILE.

Je sais qu'à l'égarer on voudroit parvenir.

LUCILE.

Ne soyez point victime. Abdiquez une place  
Où l'erreur innocente attire la disgrâce.

DOUCEMONT.

L'intrigue vous entoure, évitez le danger.

DÉMOPHILE.

Me soustraire au péril, loin de le partager !  
Mais que diroit l'honneur, que diroit ma Patrie ?  
Quand j'acceptai ce poste, aux dépens de ma vie  
Je promis d'y rester ; et j'en pourrois sortir !  
Mon poste est attaqué, j'y dois vaincre ou mourir.

LUCILE.

Mais le Peuple égaré voudra votre ruine.

DÉMOPHILE.

Si le Peuple est cruel, c'est quand on l'assassine,  
Quand le fer de la loi qu'on lève contre lui  
Le frappe, au même instant qu'il en cherche l'appui.  
Je cours m'y présenter.

LUCILE.

O ciel ! qu'allez-vous faire ?

FORCERAME.

Courage.

CÉSARET.

Il est à nous.

LUCILE.

Ce dessein téméraire

Vous livre aux malveillans, et remplit tous leurs vœux,  
Le seul espoir du crime est un plaisir pour eux.

DOUCEMONT.



DOUCEMONT.

Au nom de l'amitié, redoutez leur vengeance.

DÉMOPHILE.

Mon devoir est plus fort.

LUCILE.

Cédez à la prudence.

DÉMOPHILE.

Mais le soupçon m'accable, étouffez donc sa voix.

Le Peuple. . . .

FORCERAME.

Il faut d'abord le rappeler aux loix ;

Et vous après. . . .

DÉMOPHILE.

Laissez votre complot infame.

Aux Citoyens séduits je vais ouvrir mon ame ;

Ils y verront toujours ce feu républicain,

Qui pour la Liberté ne brûla pas en vain.

Mon innocence au moins me rendra leur estime ;

Mais vous, cruels, fuyez, vous dégouttez de crime.

Adieu.

( Il sort. )

LUCILE.

Vous vous perdez. Il me perce le cœur.

Dumont, cours prévenir l'effet de sa douleur :

Il put vous offenser.

CÆSARET.

Sa tête est exaltée ;

Mon ame de l'injure est à peine affectée.

DOUCEMONT.

Vous pouvez oublier. . . .

FORCERAME.

Daignez ne craindre rien,

D



Le pardon dans l'erreur venge l'homme de bien.  
Je vais pour tout calmer employer ma puissance.

LUCILE.

Puisse le sort heureux combler mon espérance !

FORCERAME.

Tout nous réussira.

LUCILE.

Ciel !

FORCERAME.

Moi-même je veux  
Venir vous annoncer le succès de nos vœux.

## SCÈNE VII.

FORCERAME, CÆSARET.

FORCERAME.

OUI, le succès s'apprête, et j'en ai l'assurance.

CÆSARET.

Nos cœurs humiliés respirent la vengeance.  
Contre notre ennemi que rien ne put tromper,  
Allons guider les bras qui doivent le frapper.

FIN DU SECOND ACTE.



# A C T E III.

## SCENE PREMIÈRE.

DOUCEMONT, LUCILE.

LUCILE.

Je ne puis résister au trouble qui me presse.  
Démophile. ...

DOUCEMONT.

Son sort vivement m'intéresse.

LUCILE.

Sa fierté des méchans va braver le courroux.  
Peut-être en ce moment il tombe sous leurs coups.

DOUCEMONT.

Chasse de ton esprit cette indigne pensée ;  
Le Peuple est bon. ...

LUCILE.

Il croit sa justice offensée.  
Dans son égarement connoît-il un ami ?

DOUCEMONT.

Forcerame protégé. ....

LUCILE.

Il est son ennemi.

DOUCEMONT.

Il doit en sa faveur employer sa puissance.

LUCILE.

Le perfide ! il brûloit d'assouvir sa vengeance !  
Sous un calme apparent il cachoit son dépit ;  
Mais son ton d'ironie éclairoit mon esprit.  
Tout nous réussira : ce mot seul m'assassine.  
Démophile ! je vois le sort qu'on te destine ,  
Et tes jours. ...



## L'AMI DU PEUPLE.

DOUCEMONT.

Tu peux croire à tant d'atrocité !

LUCILE.

L'intrigant fait le crime avec tranquillité.

DOUCEMONT.

Je voulois m'opposer à ton inquiétude ;

Mais mon cœur la partage.

LUCILE.

Affreuse incertitude !

Dumont ne revient pas. Cet état est cruel.

Chaque heure , chaque instant me porte un coup mortel.

J'entends du bruit.

DOUCEMONT.

C'est lui.

LUCILE.

Forcerame !

DOUCEMONT.

Lui-même.

Nous allons tout savoir.

LUCILE.

Ma frayeur est extrême.

DOUCEMONT.

Espérons : calme-toi.

LUCILE.

Mes vœux sont superflus.

DOUCEMONT.

Quel air indifférent !

LUCILE.

Démophile n'est plus.



SCÈNE II.

*Les précédens, FORCERAME.*

FORCERAME.

HÉLAS ! il est trop vrai , j'ai vu , j'ai vu le crime ,  
Sans pouvoir à ce Peuple arracher sa victime.  
Ce qui m'est plus sensible , un nouveau trait d'horreur  
Sembloit des Citoyens excuser la fureur.  
Un billet que j'ai lu , remis en leur puissance ,  
Accusoit Démophile. Au sein de la vengeance  
La justice guidoit leur bras désespéré ,  
Et votre ami coupable est mort déshonoré.

DOUCEMONT.

Arrêtez. C'est en vain que vous voulez détruire  
La vertu d'un ami que rien ne put séduire.  
A l'attaquer ici vous perdez votre soin.  
Vos coups tombent sans force ; ils partent de trop loin.  
Je savois que le Peuple a pour but la justice ,  
Mais égaré souvent il suit trop le caprice  
D'un intrigant cruel qui le porte aux excès ,  
Et lui laisse un remords pour prix de son succès.

FORCERAME.

Sur Démophile seul rejetez l'imprudence.  
Quand je lui peints le Peuple enclin à l'inconstance ,  
C'est à lui. . .

DOUCEMONT.

Répondez. Exécuter les loix  
Paroissoit à vos yeux le plus beau de vos droits.  
Pourquoi donc contre lui , vous montrant plus flexible ,  
Laissez-vous consommer cet attentat horrible ?



## FORCERAME.

J'avois pour le sauver tout fait, tout commandé,  
 Mais la force requise au grand nombre a cédé;  
 J'essayai quelque tems de conjurer l'orage.  
 Démophile affectant un imprudent courage,  
 Dans son coupable orgueil a voulu persister.

## LUCILE.

Il mourut à son poste, il falloit l'imiter;  
 Il falloit secourir un Magistrat fidèle,  
 Ecouter la justice et la loi naturelle:  
 Le mortel courageux, constant dans son devoir,  
 Sait supporter du moins ce qu'il n'a pu prévoir;  
 Et couvrant de son corps l'innocent qu'on opprime,  
 Aux coups des furieux il s'offre pour victime.  
 Mais pourquoi m'écrier, et quelle est mon erreur!  
 Devoit-il s'opposer à ce comble d'horreur,  
 Quand c'étoit le moyen de contenter sa rage?  
 Et peut-être ses mains!...

## FORCERAME.

J'excuse cet outrage;

Je vois dans vos transports l'excès de la douleur:  
 Le chagrin est injuste, et connoît la fureur,  
 Mais plus tranquille un jour, vous me rendrez justice.

## DOUCEMONT.

Cesse d'avoir recours à l'infame artifice.  
 Le féroce plaisir dont ton cœur est épris,  
 A jamais sur ton front a gravé le mépris.

## FORCERAME.

Craignez qu'un nouveau jour à la fin vous éclaire;  
 Vous rougirez alors d'un transport téméraire.  
 Mon cœur, que cet espoir se plaît à soulager,



ACTE TROISIÈME.

55

Veut dans vos regrets seuls trouver à se venger.  
Adieu.

DOUCEMONT.

Fuis loin de nous.

LUCILE.

Quel bruit se fait entendre?

DUMONT *en dehors.*

Démophile!

SCÈNE III.

*Les précédens, DÉMOPHILE, DUMONT.*

DOUCEMONT.

C'EST lui.

LUCILE.

Ciel!

FORCERAME.

Je ne puis comprendre....

LUCILE.

Mon père, je succombe, et mon cœur abattu....

DUMONT, *en entrant.*

Démophile, le ciel a sauvé la vertu.

FORCERAME, *à part.*

Je m'y perds.

DÉMOPHILE, *avec le Peuple, des hommes, femmes  
et enfans de tous les états, armés de piques; quelques  
hommes en uniforme avec leurs fusils, un Officier  
municipal à la tête, avec son écharpe.*

(à Forcerame.)

Sans effort je pourrois te confondre;  
C'est en te dédaignant que je veux te répondre.

D 4



F O R C E R A M E.

C'est à vous de rougir.

D E M O P H I L E.

Intrigant odieux,

Ose-tu sans frémir lever sur moi les yeux ,  
 Après un attentat tramé par la bassesse ?  
 Mais la loi va lancer sa foudre vengeresse.  
 Tu l'invoquas toujours pour mieux nous égorger.  
 Ce Peuple généreux , que tu viens d'outrager ,  
 Que tu peignois cruel , abdique sa puissance ,  
 Et remet à la loi le soin de sa vengeance.  
 Tes complices saisis , bientôt interrogés ,  
 Vont par les tribunaux être avec toi jugés.  
 Cæsaret partagea ton vœu liberticide ;  
 Il suspendit sur nous son glaive fratricide.  
 Allez subir enfin , dignes amis des loix ,  
 La peine réservée aux partisans des Rois.

F O R C E R A M E.

Démophile , ce jour a décidé ta gloire ;  
 La Liberté triomphe et te doit la victoire.  
 Je ne suis plus suspect ; la mort est sous mes yeux.  
 Profite ! Ecoute-moi : je fus ambitieux ;  
 Je desirois le trône avec idolâtrie ,  
 Pour commander en maître à ma triste Patrie ;  
 Tout me sembloit permis ; et du sang des Français  
 Peut-être j'aurois pu sceller tous mes forfaits.  
 Tu frémis ; mais entends , et connois tout mon crime :  
 Je l'avois désigné pour première victime ;  
 Le hasard t'a sauvé. Tu sais par quels moyens  
 Je voulus égarer l'esprit des Citoyens.  
 Pour mieux les endormir sur le bord de l'abîme ,  
 Je leur prêchois la paix avec un art sublime ;



ACTE TROISIEME.

57

Sous le nom de la loi, que j'ai su profaner,  
Je forgeois le lien qui dut les enchaîner.  
Je n'ajoute qu'un mot. Redoute l'inconstance  
D'un Peuple trop facile à céder sa puissance ;  
Il est des intrigans qui ne sont pas détruits :  
De mes crimes, sans doute, ils attendent les fruits ;  
J'aurai des successeurs.

DEMOPHILE.

Eh bien ! si je succombe ,  
L'humanité du moins pleurera sur ma tombe.  
Mon bras a des Tyrans repoussé les efforts ;  
J'aurai vécu sans honte, et mourrai sans remords.

FORCERAME.

O de l'ambition trop malheureux empire !  
Le Peuple te chérit ; malgré moi je t'admire.  
Tant de vertu me plaît, et je souffre à te voir.  
Ton bonheur est ma honte, et fait mon désespoir.  
Fuyons.

DEMOPHILE *aux citoyens assemblés.*

Exécutez votre ordre avec justice.  
Citoyens, le remordscommence son supplice.  
Montrez-vous généreux, gardez de l'outrager.  
Il est sacré pour vous ; la loi va le juger.

( *Les hommes en uniforme entourent Forcerame, l'Officier municipal marche à la tête, et tout le Peuple les suit.* )



## SCÈNE IV.

DÉMOPHILE, DOUCEMONT, LUCILE.

DOUCEMONT.

Je vous revois enfin : cette insigne journée  
Où je devois pleurer sur votre destinée,  
Vous rend à tous les vœux des vrais Républicains.

LUCILE.

Vous avez vu de près le fer des assassins.  
Hélas ! sur votre sein une main égarée...  
Par ce tableau cruel, mon ame est déchirée.

DOUCEMONT.

Quand tout nous annonçoit que vous étiez perdu,  
A nos embrassemens quel soin vous a rendu ?

DÉMOPHILE.

Le Peuple, qui bientôt connut mon innocence.  
J'allois le prévenir. Sûr de ma conscience,  
J'offrois à ses regards ce ton de fermeté  
Qui n'est pas dans un cœur par le crime habité.  
A peine je parus. Dieu ! quel accueil horrible !  
Des regards menaçans, un murmure terrible ;  
Des visages défaits, où se peint la fureur ;  
Des cris entre-coupés : tout me glaçoit d'horreur.  
Ce n'étoit plus ce Peuple en son ardeur extrême,  
Volant avec transport vers un frère qu'il aime.  
D'une voix étouffée on entendoit ces mots :  
« C'est lui, c'est le cruel qui cause tous nos maux ».  
Je reconnus l'intrigue à ce nouvel outrage.  
Mais recueillant mes sens, rappelant mon courage,



J'allois par un seul mot prévenir les excès,  
 Aux traîtres démasqués arracher un succès :  
 Un homme dont l'erreur excita la furie ,  
 ( Car il n'étoit pas né pour tant de barbarie )  
 L'œil avide de sang , un poignard à la main ,  
 Me saisit, me renverse , et d'un bras inhumain ,  
 Dans mes flancs déchirés assouvissoit sa rage.  
 « Que fais-tu , malheureux ! contemple ton ouvrage ;  
 » Vois un frère, un ami, qui tombe sous tes coups ».  
 A ces mots , ô prodige ! il n'a plus de courroux ;  
 Et sa main se désarme au cri de l'innocence.  
 Le spectateur saisi garde un profond silence.  
 Je me lève , et m'écrie : On veut vous perdre , amis ;  
 Vous servez , malgré vous , vos lâches ennemis.  
 Voyez-les s'agiter , conseiller le pillage ,  
 Souffler dans votre sein le meurtre et le carnage.  
 On vous porte aux excès , et l'on parle de loi ;  
 Saisissez ces cruels ; jugez entre eux et moi ;  
 Vous connoîtrez bientôt les traîtres , leurs complices :  
 Que la loi les condamne au dernier des supplices.  
 Toutefois dans les rangs, l'infame Casaret  
 Agitoit les esprits ; et, montrant un billet ,  
 ( Ciel ! peut-on à ce point pousser l'effronterie ? )  
 « Peuple , de ton ami connois la barbarie ,  
 » Qu'il réponde ». Il s'avance et remet en mes mains  
 La note où le fermier me vendoit tous ses grains.  
 Ainsi quand je m'arrache à la reconnaissance ,  
 Mon bon cœur , des méchans assuroit la vengeance.  
 Mais forcé de répondre , il fallut d'un bienfait  
 Perdre tout le mérite , en perdant le secret.  
 O mon ami , pour moi quel changement prospère !  
 Tout un Peuple m'embrasse et m'appelle on père.  
 Des femmes , des enfans autour de moi pressés ,



Du fer qui me frappa sont plus que moi blessés.  
 Césaret découvert, cherche à prendre la fuite ;  
 Mais le Peuple est instruit, il vole à sa poursuite ;  
 Il veut de ce complot connoître les détours.  
 Ce n'étoit pas assez d'en vouloir à mes jours ;  
 Un plan qu'on lui saisit décèle que le traître,  
 Aux Français désunis vouloit donner un maître.  
 Au lâche Forcerame il prêtoit son appui,  
 Il le faisoit régner, pour régner avec lui.  
 On alloit l'immoler ; près de lui je m'élance :  
 « Un Peuple libre, dis-je, abjure la vengeance.  
 » Pour fêter les vertus, il réclame ses droits ;  
 » Mais quand il faut punir, ils'en rapporte aux loix ».  
 Ce discours a produit un effet salutaire,  
 Tous les cœurs sont rendus à leur calme ordinaire.  
 La paix se rétablit ; et comme aux plus beaux jours,  
 La justice et les loix vont reprendre leur cours.  
 Je me dérobe enfin au Peuple qui me presse ,  
 Au milieu des transports et des cris d'allégresse ,  
 Le cœur plein de plaisir. Je viens en ces momens  
 Recevoir d'un ami les doux embrassemens.

## LUCILE.

Ce jour a commencé par me coûter des larmes ;  
 Mais votre vue enfin a cessé mes alarmes.

## DOUCEMONT.

Lucile vous chérit, vous connoissez son cœur :  
 A vous aimer tous deux mettez votre bonheur.  
 L'amitié, Démophile, à l'homme est nécessaire ;  
 Elle est de tous ses maux le remède ordinaire.

## LUCILE.

Ce jour en est la preuve.



## DOUCEMONT.

Au rang des assassins

La nature, en naissant, n'a pas mis les humains.  
Le ciel dans tous les cœurs plaça la bienfaisance :  
Qui peut donc des mortels rompre l'intelligence ?  
Quel monstre, par plaisir, a pu les égarer ?  
Quoi ! sans vouloir s'entendre, on veut se déchirer.  
Arrachons sans pitié le masque au Fanatisme,  
Guerre, guerre éternelle à l'affreux Egoïsme ;  
Que l'intrigant qui trouble, et qui ne se bat pas,  
Parle moins de victoire, et soit plus aux combats.

## DEMOPHILE.

L'intrigue doit passer, et le fourbe avec elle.  
Oui, nous suivrons enfin la nature immortelle.  
Esclaves sans pudeur, qui regrettez vos fers,  
Voyez en frémissant s'affranchir l'univers.  
L'homme est libre par-tout, par-tout il voit un frère,  
De la société connoît la loi première.  
Humanité, courage, et la mort des Tyrans,  
Des Peuples éclairés tels sont les sentimens.  
Les loix ne sont alors que des nœuds salutaires,  
Qui de tous les cantons font un Peuple de frères.  
La Liberté bientôt confondra les pays ;  
Pour leur bonheur commun, les hommes réunis,  
Vont répéter par-tout, d'une voix énergique :  
PÉRISSENT TOUS LES ROIS, VIVE LA RÉPUBLIQUE !

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

---

De l'Imprimerie de CRAPELET et JULIEN, rue  
Saint-Jean-de-Beauvais, n°. 36.



---

*Comédies nouvelles qui se trouvent chez le  
même Libraire.*

<i>Robert chef de brigands</i> , com. en cinq actes. 11. 10s.	
<i>Le Tribunal Redoutable</i> , ou suite de <i>Robert</i> , comédie en cinq actes. . . . .	1 10
<i>Catherine</i> , ou <i>la belle Fermière</i> , comédie en trois actes, par M <sup>lle</sup> Candeille. . . . .	1 10
<i>Les Visitandines</i> , comédie en trois actes, mélée d'ariettes. . . . .	1
<i>Abdelasis et Zuleima</i> , tragédie en cinq actes, par le citoyen Marville. . . . .	1 10
<i>Le Siège de Thionville</i> , drame lyrique en deux actes, paroles des citoyens Saulnier et Dutilh. . . . .	15
<i>L'Intrigue épistolaire</i> , comédie, par le citoyen Fabre d'Eglantine, ( sous presse. ) . . . . .	1 10

---



